

PIERRE SAUREL

Le chien qui vole



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 048

Le chien qui vole

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 315 : version 1.0

Le chien qui vole

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

On sait que lors de la deuxième guerre mondiale, l'Italie ne fut qu'un pantin entre les mains de l'Allemagne nazie.

Pourtant, si l'on avait sondé jusqu'au fond les cœurs de tous les Italiens, on aurait vu qu'il y en avait des milliers sympathiques à la cause alliée.

Mais, voilà, il y avait le gros Benito.

Il faut bien le dire, Mussolini avait, jusqu'ici, fait beaucoup pour son pays.

Mais comme on dit, en bon canadien, il s'est mis un doigt dans l'œil jusqu'au coude, le jour qu'il décida de s'allier à Adolf Hitler.

Mussolini avait cru bien faire.

Tous les Italiens ne l'approuvaient pas.

En repassant les principales batailles d'Italie, on s'aperçoit que ce furent les Allemands et non les Italiens qui tentèrent de résister aux Alliés.

Il faisait tout en son possible pour les aider, et il agissait un peu comme un espion.

Betti demeurait à Naples.

C'était un vieux garçon et pour ne pas risquer de se faire accuser de trahison, il changeait souvent de logement et même de figure.

Il connaissait les endroits où les amis des Alliés avaient installé des postes clandestins de radio.

Aussitôt qu'il apprenait quelque chose susceptible d'aider la cause alliée, il envoyait un message.

En Italie, les Alliés avançaient lentement mais sûrement.

Mussolini commençait à se décourager.

L'Allemagne faisait son possible pour l'aider, mais il fallait quand même reculer.

Ce jour-là, Carlo Betti s'était promené dans la ville de Naples, ne sachant au juste quoi faire.

Vers six heures, il alla souper, puis, vers neuf heures, il entra dans un café et prit quelques

consommations.

À onze heures, il entra à la maison de chambres où il habitait.

Comme il ouvrait la porte, une ombre se précipita vers lui.

– Pardon, monsieur ?

– Quoi ?

– Laissez-moi entrer dans votre appartement, il faut absolument que je vous parle...

– Ah !

– C'est urgent.

Betti réfléchit quelques secondes.

– Très bien, monsieur, entrez.

L'homme referma immédiatement la porte et demanda :

– Vous avez une clef, en plus du verrou ?

– Oui.

– Eh bien, fermez la porte à clef.

Betti le regarda, surpris.

Cependant, il se rendit au désir de l'inconnu.

– Asseyez-vous, mon ami, vous semblez tout pâle.

– Il y a de quoi, Caramba !

Carno alla chercher une bouteille et lui versa un verre....

– Prenez ça, ça va vous remettre.

– Merci.

L’homme avala le contenu de son verre, d’un seul trait.

Il s’essuya les lèvres énergiquement.

Betti l’observait.

Son hôte était d’une extrême nervosité.

Il était petit mais costaud.

– Maintenant, monsieur, j’ai hâte de savoir ce qui vous amène chez moi et surtout les raisons qui vous font agir mystérieusement.

– Je vais tout vous expliquer, mais avant de commencer, laissez-moi vous dire que je ne suis pas fou.

Betti se mit à rire.

– Non, non, ne riez pas, car tout à l’heure, je suis assuré que vous allez me croire fou.

– Bon, puisque vous m’avez prévenu, je ne porterai pas de faux jugement.

– Merci.

L’homme conta son histoire.

– Tout d’abord, je sais que votre nom est Betti.

– C’est bien ça, Carno Betti.

– J’habite cette maison de chambres depuis quelque temps, déjà.

– C’est curieux, mais je ne vous avais jamais vu auparavant.

– Peut-être, car je ne sors que très peu souvent. Eh bien, monsieur Betti, je vais vous faire une grave déclaration. Je viens de me suicider.

– Pardon ?

– Je viens de me suicider.

Betti avait bien compris.

Il déclara simplement :

– Vous avez bien fait de m’avertir tout à l’heure. Je vous aurais pris véritablement pour un fou.

– Je le savais. Mais je vais tout vous expliquer. La vie d’un homme est en danger. Un grand homme, un illustre savant, Léonard Godoli.

– Tiens, je le connais.

– C’est vrai ?

– C’est à dire que j’en ai déjà entendu parler. C’est un professeur en chimie, je crois.

– Exactement.

– Continuez.

– Eh bien, le professeur Godoli est un de mes amis intimes. Depuis des mois, il travaille à mettre à point une invention diabolique. Je dis diabolique, car elle pourrait servir à tuer des millions de personnes.

– Ah, de quoi s’agit-il donc ?

– D’un gaz. Un gaz puissant. Plus puissant que ce qui a été fait jusqu’ici. Léonard m’a dit que même les masques ne pourraient y résister.

– Et il veut se servir de cette invention durant la guerre ?

– Oh non, il a d'autres idées en tête. Il voudrait s'en servir mais pour la science.

– Je comprends son idée. Le gouvernement est-il au courant de son travail ?

– Oui. Il le connaît et c'est de là que surgissent les complications. Les Allemands ont engagé une bande qui surveille constamment Godoli. J'ai pu m'en rendre compte moi-même. D'une journée à l'autre, ils peuvent attaquer sa maison dans l'espoir de mettre la main sur la fameuse formule.

– Mais Godoli ne demeure pas à Naples.

– Je sais, mais vous allez comprendre pourquoi je me suis rendu ici.

Le petit homme continua :

– La bande aurait mis leur projet à exécution avant aujourd'hui s'ils avaient été certains de pouvoir mettre la main sur les plans de Léonard.

Mais voilà, ils ne savent pas où se trouvent les formules.

Ils attendent le moment propice.

Or, pour eux, le moment approche.

Le 20 de ce mois, Léonard Godoli doit venir à Naples.

Il doit rencontrer quelques autres savants, des hommes qui ont les mêmes idées que lui, et discuter de son invention.

Godoli, bien entendu, a des domestiques.

Ils lui sont très dévoués et donneraient leur vie pour lui.

Ils forment une sorte de garde-corps.

Ils accompagneront leur maître à Naples.

Godoli emportera certainement ses plans avec lui.

La bande a décidé de s'en emparer.

Aussitôt qu'il arrivera à Naples, s'ils réussissent à mettre leur plan à exécution, ils briseront le cordon de garde-corps, le tueront et voleront la formule.

Croyez-moi, monsieur Betti, tout a été préparé avec soin.

Ils vont mettre leur projet à exécution, et il n'y a qu'un homme qui puisse les arrêter.

Cet homme, c'est moi.

Mais voilà, on me surveille.

J'ai quitté le village de Léonard il y a près d'un mois.

J'ai changé de personnalité à plusieurs reprises.

Je me suis promené dans plusieurs villes.

Je devenais de temps à autre un vendeur ambulancier.

Comme je joue du violon, j'ai fait partie d'un orchestre.

Enfin, je me suis fait touriste allemand.

Pour finir, je suis venu à Naples.

Je croyais avoir éloigné ceux qui me suivaient.

Car, on sait que je suis au courant de tout, et je suis surveillé jour et nuit.

Mais cette fois, je croyais avoir brouillé ma piste suffisamment.

Je me suis trompé.

Hier, j'ai aperçu un homme qui me surveillait de l'autre côté de la rue.

Je me suis alors enfermé chez moi et ne suis pas sorti de la journée.

Ni hier, ni aujourd'hui.

Et ce soir, je me suis suicidé.

Tout d'abord, laissez-moi vous dire que j'ai quelques amis à Naples.

Je sais m'en servir.

Aujourd'hui, grâce à l'un de ces personnages influents, j'ai pu obtenir un cadavre.

Ils sont venus me le livrer dans une caisse.

C'était un homme de ma taille et qui me ressemblait légèrement.

Il portait une barbe, et je le rasai.

Le bas de la figure était presque semblable.

Il n'y avait que le front et les yeux qui ne concordait pas.

Comme je ne voulais pas manquer mon coup,

je lui cassai le crâne.

On ne peut plus voir ni ses yeux, ni son front.

Toute la journée, je fis croire à la maîtresse de maison que j'étais malade.

Elle voulait faire venir un docteur.

– Mais non, ça va passer, lui dis-je.

Vers six heures, je vidai quelques bouteilles de boisson et les laissai éparpillées dans la chambre.

Puis, tout à l'heure, vers dix heures, j'ai ouvert la fenêtre de ma chambre.

Celle qui donne sur la cour.

J'ai précipité le cadavre en bas, tête la première.

Il est allé se fracasser sur le ciment de la cour.

Il faut dire auparavant, que j'avais pris soin de changer de vêtements avec ceux du mort.

Je laissai mes papiers dans les poches du cadavre.

Demain, on découvrira le corps et je suis certain qu'on dira que je me suis suicidé.

Voilà mon histoire, monsieur Betti, mais mon aventure est loin d'être terminée.

Il faut empêcher la bande de mettre son projet à exécution.

Autrement, les Allemands s'empareront d'une arme qui fera le désastre de l'humanité.

II

Le petit homme s'arrêta.

Betti ne l'avait pas interrompu.

Il avait écouté en silence, réfléchissant profondément à tout ce que lui disait son voisin de chambre.

Il semblait sincère et Betti croyait en son histoire.

– Je puis vous poser une question ?

– Certainement.

– Pourquoi êtes-vous venu me conter cela, à moi ?

– Eh bien, parce que depuis quelques jours, je vous observe. Vous semblez un homme pacifique et vous me plaisez énormément. J'ai remarqué que vous écoutiez des postes français et anglais à votre radio... eh bien, tout ça m'a décidé.

– Et maintenant, je pourrais facilement vous rapporter aux autorités.

– Je sais. Mais j’ai mis ma confiance en vous. Je vous ai tout dit. Vous pouvez appeler la police et leur expliquer mon subterfuge.

Betti réfléchit :

– Eh bien non, je ne le ferai pas.

– C’est ce que j’espérais de vous.

– Maintenant, me serait-il possible de savoir votre nom ?

Le petit homme se leva.

Il salua en disant :

– Fredo Alonzo.

– Autre chose, monsieur Alonzo, pourquoi ne pas avertir tout simplement le savant de rester chez lui ?

– Parce que nous jouerions le jeu des adversaires du professeur.

– Ah !

– En empêchant le professeur de venir ici, les

bandits passeraient immédiatement à l'action. Ils envahiraient la maison du professeur, tueraient les domestiques... enfin, ce serait un véritable carnage.

– Vous avez peut-être raison.

– J'ai pesé la question sur tous les côtés et c'est bien la seule solution ! Attendre que le savant vienne à Naples et le tirer des griffes de la bande...

– Ce ne sera pas facile.

– Je sais. Mais je me suis proposé cette mission et je vais la réussir.

– Je vous le souhaite. Et maintenant, qu'attendez-vous de moi ?

– J'aimerais demeurer chez-vous... jusqu'au 19 ou au 20.

Betti réfléchit.

Il y avait deux appartements.

Sa chambre propre et un petit vivoir avec un divan.

– Très bien, vous coucherez dans le vivoir.

– Merci, merci monsieur Betti, vous me rendez un fier service.

Comme il était déjà tard, ils décidèrent de se coucher.

Le lendemain, Betti fut réveillé à six heures du matin.

Il y avait bien du bruit dans la maison.

Il ouvrit la porte de sa chambre et sortit dans le corridor.

– Qu’est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

– C’est épouvantable, s’écria la maîtresse de la maison.

– Mais quoi ?

– Un homme s’est suicidé.

– Hein ? Où ça ?

– Dans la chambre à côté.

– Mon Dieu, elle était habitée ?

– Mais oui. L’homme s’est jeté par la fenêtre.

– Mais c’est terrible...

– C’est justement ce que je dis.

La porte de la chambre s'ouvrit.

Des policiers sortirent.

– Nous allons faire transporter le cadavre qui se trouve dans la cour, madame.

– Oui, débarrassez-moi de cela au plus vite.

Betti revint dans sa chambre.

Alonzo s'était levé.

Il regarda Betti en souriant :

– Et puis ?

– Votre truc semble avoir réussi.

– Tant mieux.

– Mais je songe à quelque chose, il y a un embêtement,

– Comment cela ?

– La maîtresse de pension va venir faire le ménage tout à l'heure.

– J'y ai pensé, aussi, je vais changer un peu ma physionomie. Vous permettez que j'occupe votre chambre pour quelques instants ?

– Certainement. Avez-vous tout ce qu'il faut ?

– Oui, oui.

Et il montra sa petite valise du doigt.

Il entra dans la chambre de Betti.

Il en ressortit quelques minutes plus tard.

Ce n'était plus le même homme. Il s'était posé une moustache, ses cheveux étaient coupés autrement, enfin, il était tout à fait méconnaissable.

– Mais c'est merveilleux, s'écria Betti, vous êtes un as du maquillage.

Alonzo expliqua :

– Vous expliquerez à la maîtresse de pension, que je suis un de vos amis et que je suis arrivé de voyage hier soir.

– C'est parfait.

– Je ne sortirai pas, je me dirai malade.

Quelques instants plus tard, la maîtresse de pension arrivait.

Betti lui présenta son nouvel ami.

Tout marcha comme sur des roulettes.

Le lendemain matin, Betti se rendit à l'enquête sur la supposée mort d'Alonzo.

Le cadavre était défiguré, il fallait se fier aux papiers.

On rendit le verdict.

« Fredo Alonzo s'est suicidé dans une crise de folie causée par une attaque de fièvre. »

– Maintenant, se dit Betti, si on ne le croit pas mort.

Il retourna chez lui.

Puis petit à petit, les jours passèrent.

Alonzo ne sortait jamais et passait son temps à réfléchir.

De temps à autre, il prenait des notes dans un petit calepin mais n'en parlait jamais à Betti.

La date fatidique du 20 approchait.

Il ne restait plus que cinq jours.

Alonzo réussirait-il à empêcher les Nazis de s'emparer de la formule chimique de Godoli ?

*

Ce soir-là, Betti entra chez lui à cinq heures.

Il entra toujours vers cette heure-là.

Ordinairement, il trouvait Alonzo assis dans le fauteuil du vivoir.

Mais cette fois, Alonzo n'y était pas.

Betti fut un peu surpris.

Il l'appela :

– Alonzo ! Alonzo ! Pas de réponse.

– Eh bien, il doit être sorti.

C'était la première fois qu'Alonzo sortait.

Quelque chose d'extraordinaire devait se passer, car le petit homme avait juré de ne sortir de la chambre que le 20.

Betti était nerveux.

Petit à petit, il s'était intéressé au sort du professeur Godoli, et il voulait tout faire pour aider Alonzo.

L'Italien décida de changer de vêtements puis

d'aller acheter de quoi souper.

Comme il ouvrait son tiroir pour prendre une chemise propre, il poussa un cri de surprise :

– Ah ! ça, qu'est-ce que ça veut dire ?

Le tiroir était tout sens dessus-dessous.

Betti regarda dans ses autres tiroirs.

C'était la même chose.

– Eh bien, elle est forte, celle-là.

Ce ne pouvait être un autre qu'Alonzo.

– Il m'a bien eu... mais que cherchait-il... pourquoi m'a-t-il joué cette comédie ? si c'était un voleur, il aurait pu opérer avant aujourd'hui.

Non, il y avait quelque chose d'invraisemblable.

Betti continua son inspection.

Tout avait été fouillé.

Il ouvrit la porte de sa garde-robe.

Cette fois, il faillit crier.

Là, dans la garde-robe, pendu au plafond, se trouvait Fredo Alonzo.

– Il s’est suicidé.

Mais Betti se rapprocha.

Alonzo ne s’était pas suicidé.

Une large blessure au front indiquait qu’il avait été frappé avant d’être pendu.

C’était donc un meurtre.

– On l’a tué... on l’a tué avant qu’il puisse réussir sa mission.

III

Betti regarda longuement le cadavre de son ami.

Oui, Alonzo était devenu un véritable ami :

– Les bandits... ils l’ont eu...

L’Italien réfléchit profondément.

– Ils l’ont tué... puis ils ont cherché... mais quoi ?

Soudain, il se rappela le fameux calepin... le fameux calepin noir dans lequel Alonzo avait pris des notes.

– Mais oui... c’est ça qu’ils cherchaient.

Ils avaient bouleversé les deux appartements.

Peut-être ne l’avaient-ils pas trouvé !

À son tour, Betti commença une inspection minutieuse.

Il chercha partout, jusque dans les moindres

recoins.

Mais il ne trouva pas le calepin noir.

– Peut-être qu’Alonzo l’a brûlé, une fois qu’il s’est vu pris.

Il ne fallait pas perdre une seconde.

Betti était maintenant mêlé à cette affaire.

Chez-lui, se trouvait le cadavre d’un homme pendu dans la garde-robe.

Un homme qui s’était fait passer pour son ami, dirait la maîtresse de pension.

La police l’arrêterait sans doute.

– Si je dis la vérité, ils ne me croiront pas... et s’ils me croient, eh bien, je joue justement le jeu de mes adversaires. Godoli restera chez-lui et alors ce sera un véritable carnage.

Que fallait-il faire ?

Ne pas prévenir la police et se sauver, tout simplement.

– Peut-être... mais on doit surveiller la maison... on n’a peut-être pas retrouvé le calepin... mais les assassins d’Alonzo croient que

c'est moi qui l'ai, sans doute... ils me tueront à mon tour.

Betti venait d'entrevoir toute la vérité.

On se débarrasserait sans doute de lui, comme on s'était débarrassé d'Alonzo.

– Eh bien non, il faut que je termine la mission de mon ami... il faut que j'empêche Godoli de tomber aux mains des bandits...

Mais il n'avait rien, aucun détail.

– Si seulement je pouvais trouver ce calepin.

La résolution de Betti fut vite prise.

Il fuirait la maison.

Il trouverait bien un moyen de sortir inaperçu.

– Ensuite, je demanderai de l'aide... oui, de l'aide aux alliés, car c'est une mission trop importante... trop difficile pour que je tente de l'accomplir seul.

Une idée germa, petit à petit, dans son esprit.

Il décida de changer de bas, de souliers... et il ne fallait pas qu'on le remarque.

Il sortit une paire de bottines sous le lit après avoir enfilé des bas gris.

Il s'habilla en vitesse.

– Voyons, qu'est-ce qu'il y a là ?

Il ne réussissait pas à entrer son pied au fond de la bottine.

Il y avait quelque chose au fond... comme du carton.

Il retira sa bottine et plongea sa main à l'intérieur.

Betti poussa une exclamation :

– Le calepin... le calepin d'Alonzo...

Il l'ouvrit et y jeta un coup d'œil.

Il ne pouvait pas comprendre ce qu'il y avait d'écrit.

C'étaient tout simplement des petits dessins et des mots sans suite.

– Probablement un code... j'y verrai plus tard.

Il finit de s'habiller, puis s'approchant du téléphone, il signala un numéro :

- Compagnie de télégraphe.
 - Oui, mademoiselle, voulez-vous envoyer le télégramme suivant ?
 - Bien à qui ?
 - M. Carno Betti.
- Et il donna son adresse.
- Arrive aujourd’hui, ton cousin, Alphonse.
 - C’est tout ?
 - Oui.
 - Où devons-nous envoyer collecter ce télégramme ?
 - Monsieur Betti va le payer quand il le recevra.
 - Très bien. Vous avez son numéro de téléphone ?
 - Oui.
- Betti donna son propre numéro, puis raccrocha l’appareil.
- Cinq minutes s’écoulèrent.
- Puis la sonnerie de l’appareil téléphonique se

fit entendre.

– Allô ?

– Monsieur Carno Betti s’il vous plaît ?

– C’est moi.

– Voici, nous avons un télégramme avec charge renversée de la part de votre cousin Alphonso.

– J’accepte les charges, mademoiselle.

– Bien. Le télégramme se lit comme suit : J’arrive aujourd’hui, stop. Ton cousin, Alphonso.

– Vous allez m’envoyer la copie ?

– Demain.

– Vous ne pourriez pas faire un spécial. J’ai quelqu’un de malade ici. Cette personne attend avec impatience l’arrivée d’Alphonso. Je lui dis toujours qu’il doit arriver d’une minute à l’autre, mais mon malade ne me croit plus. Avec la copie du télégramme, eh bien, il me croira.

– Très bien, monsieur, nous allons vous le faire livrer immédiatement.

– Merci, mademoiselle.

Carno raccrocha.

Il attendit patiemment.

– Une heure...

Une heure et demi passa.

Soudain, on sonna.

– Le voilà... c'est lui.

Quelques secondes plus tard, on frappait à sa porte de chambre.

– Entrez.

La maîtresse de pension parut :

– C'est un télégramme pour vous...

– Faites entrer le garçon, je vais le payer.

– Très bien.

Quelques secondes plus tard, le livreur parut.

– Entrez.

Betti se réjouit intérieurement.

L'homme était presque de sa grandeur.

– Combien vous dois-je ?

L'homme vint pour parler.

Il reçut un coup sur la tête et s'écrasa sur le plancher de l'appartement.

– Je suis peiné... jeune homme.

En vitesse, Betti le déshabilla.

Il enfila les pantalons, la chemise, et le gilet du livreur.

Il prit son petit sac, le mit sur son épaule et enfonça la casquette sur sa tête.

Il ouvrit la porte et cria presque :

– Merci, monsieur.

Il descendit l'escalier en vitesse.

En sortant, il se baissa la tête pour ne pas qu'on lui vit la figure.

Il y avait un bicycle de stationné à la porte.

– Ce doit être celui du livreur.

Sans hésiter, Betti l'enfourcha et s'éloigna rapidement.

Cependant, il avait eu le temps d'apercevoir, dans la maison d'en face, quelqu'un qui surveillait attentivement la maison de pension.

L'avait-on aperçu... l'avait-on reconnu ?

Il l'ignorait.

Après avoir fait un petit bout en bicyclette, il s'arrêta, descendit et continua son chemin à pied.

Il enfila une ruelle et alla frapper trois petits coups à une porte basse.

La porte s'ouvrit.

– Qui êtes-vous ? fit un vieil homme, en ouvrant.

– Voyons, le père, c'est moi, Carno.

– Tu portes un drôle d'accoutrement, mon garçon.

– J'étais obligé.

Maintenant, il était dans une place sûre.

Il pouvait communiquer, avec les Alliés.

Le vieux était un des principaux membres de l'organisation antifasciste dont faisait partie Betti.

– Que t'est-il arrivé ? demanda le vieux.

– Presque rien... à moi... mais on a tué un de mes amis qui avait une mission à accomplir.

– Ah !

– Alors, j’ai juré de le remplacer... il faut absolument que je termine le travail qu’il avait à faire.

– Il va falloir te surveiller, Carno, car si on a tué ton ami, on peut t’en faire autant.

– Je le sais, aussi je ne prendrai pas de chance... je vais demander de l’aide... je suis certain que les alliés pourront m’en envoyer... mais il faut que cette aide arrive d’ici le 20.

– Mais le 20, c’est dans quatre jours ?

– Je sais.

– Alors, il faut envoyer le message tout de suite.

– Vous avez raison, le père... je vais leur demander de m’envoyer quelqu’un de sûr... autrement, vous assisterez au pire carnage.

IV

L'agent IXE-13, l'as des espions canadiens, était toujours à Londres.

Il venait de terminer l'une des guerres les plus acharnées de sa carrière.

Enfin, il avait réussi à vaincre le fameux prince japonais, mais non sans difficulté.

On a vu dans notre récit précédent qu'il avait frôlé la mort de près.

Si ce n'eut été de Marius Lamouche, le brave Marseillais, compagnon d'IXE-13 depuis le début de sa carrière, le Canadien serait certainement, aujourd'hui, à six pieds sous terre.

En effet, Marius s'était sauvé de l'hôpital pour venir porter secours à Gisèle Tubœuf et à IXE-13.

Leur aventure terminée, le Marseillais avait refusé de retourner à l'hôpital.

Son bras se remettait peu à peu.

Comme il s'y attendait, IXE-13 reçut la visite de Sir Arthur.

Ce dernier était fier du roi de ses espions :

– Je savais que vous étiez plus fort que ce prince japonais, IXE-13.

– Oh, il ne faut pas dire cela, Sir. C'est le plus dur adversaire que j'aie rencontré... lui... et surtout sa femme.

– J'ai su que Gisèle s'était bien vengée.

– En effet... elle a donné une exhibition de boxe à cette traîtresse...

– Oui, elle avait trois dents de cassées et le nez fracturé.

IXE-13 se mit à rire.

– Je ne la croyais pas si forte. (Lire : « La reine de l'hypnotisme »).

– Et Marius, comment est-il ?

– Il va de mieux en mieux, le docteur l'a vu ce matin. Il lui a donné un tonique et je crois qu'il lui enlèvera son pansement dès demain.

– Eh bien, je suis bien content pour lui..

– Et maintenant, Sir, avez-vous une mission à me confier ?

– Non, pas pour le moment... je pourrais vous donner quelques petits ouvrages faciles... mais je préfère que vous vous reposiez... j'ai plusieurs missions à faire accomplir à l'étranger, en France, en Allemagne, en Afrique... mais je préfère que Marius se remette complètement. Encore deux ou trois jours...

– Comme vous voudrez, Sir.

– Alors, quand j'aurai du nouveau, je reviendrai vous voir.

Sir Arthur partit.

IXE-13 annonça la bonne nouvelle à ses amis.

Marius continua de soigner son bras.

Deux jours plus tard, le docteur enlevait définitivement son pansement.

– Il vous faudra quand même être très prudent... vous avez eu un méchant empoisonnement.

– Peuchère, je le sais, on voulait me couper le bras.

– Alors, de la prudence.

Le tonique que le médecin lui avait donné lui faisait grand bien.

Marius reprenait des forces peu à peu.

Une semaine passa.

IXE-13 commençait à s'ennuyer.

– C'est curieux... Sir Arthur devait me donner des nouvelles...

Gisèle le rassura :

– Ne t'inquiète pas, je suis certaine qu'il ne nous oubliera pas.

– Je le souhaite.

Gisèle ne se trompait pas.

Sir Arthur apparut le lendemain dans l'un de ses nombreux maquillages extraordinaires.

Il réunit Marius, Gisèle et IXE-13 dans la chambre de ce dernier.

– Eh bien, mes amis, vous allez reprendre

votre travail.

– Peuchère, il commence à être temps.

– Vous vous sentez mieux, Marius ?

– Mieux ? Je ne me suis jamais si bien porté...
il me semble que je pourrais tuer des centaines
d'Allemands.

– Tant mieux, mais vous ne combattrez pas les
Allemands... du moins, je ne le crois pas.

– Mais qui donc, alors ?

– Les Italiens, car votre prochaine mission va
vous amener en Italie.

Jusqu'à date, une seule mission avait amené
IXE-13 en Italie.

C'était donc un pays assez nouveau pour lui.

– En quoi consiste notre mission, Sir ?

– Je l'ignore.

– Hein ?

– Oui, oui, je l'ignore complètement.

– Peuchère, vous nous envoyez en mission et
c'est juste si vous savez où ?... Je me demande ce

que nous allons faire si vous ne le savez pas vous-même.

– Oh, vous allez l’apprendre à votre arrivée là-bas.

– Tant mieux !

Sir Arthur se mit à rire.

– C’est une situation plutôt bizarre, mais c’est ainsi.

Il expliqua alors les faits.

Les autorités avaient reçu un message de Betti.

Ce dernier demandait l’aide d’un espion des plus habiles.

Sans donner aucun détail, il spécifiait que la mission était d’une importance extrême et qu’il y allait peut-être de la victoire ou de la défaite des Alliés.

De plus, il fallait que cet espion soit rendu au rendez-vous fixé par Betti, car la mission devait être accomplie en une seule journée, soit le 20 du même mois.

– Vous êtes certain que ce n’est pas un piège ?

demanda Gisèle.

Sir Arthur répondit :

– Je ne le crois pas. Betti nous a rendu de grands services, et je ne vois pas pourquoi il changerait tout à coup.

– Tout cela veut dire qu’il nous faut partir au plus tôt, fit IXE-13.

– Exactement.

– Je suppose que vous avez tout préparé, Sir ?

– Un avion est prêt à partir pour vous emmener en Italie. Là, vous vous rapporterez au général Craig.

– Très bien.

– Il vous donnera d’autres détails. Il vous remettra des passeports qui vous permettront de vous rendre à Naples sans difficultés.

– Bien, Sir.

– Alors, quand êtes-vous prêts à partir ?

– Presque tout de suite, le temps de préparer nos bagages.

Il était onze heures de l'avant-midi.

Sir Arthur fixa le départ pour deux heures.

À une heure trente, on pouvait voir nos trois amis sortir de l'hôtel.

Ils prirent un taxi et se firent conduire à l'aéroport où un avion les attendait.

Et bientôt, on vit le grand oiseau d'acier s'élever dans les cieux pour disparaître enfin dans les nuages, emportant nos trois amis vers une nouvelle mission remplie de dangers.

*

– Vous désirez ?

– Voir le général Craig.

– C'est qu'il est fort occupé.

– Remettez-lui cette lettre, s'il vous plaît.

Le soldat prit la lettre que lui tendait IXE-13 et s'éloigna.

Le Canadien et ses compagnons étaient rendus

en Italie.

Le voyage s'était accompli sans difficulté.

Et maintenant, tous trois se trouvaient rendus au quartier général de l'armée.

Naturellement, ce n'était qu'un quartier temporaire, car presque chaque jour, l'armée faisait quelques gains et avançait petit à petit.

Bientôt, le soldat revint.

– Très bien, le général va vous recevoir.

– Merci.

Ils suivirent le soldat qui les emmena dans un petit bureau.

Un homme, en chemise et pantalons militaires, les attendait.

– Général Craig ?

– C'est moi.

Il désigna des fauteuils :

– Asseyez-vous, mademoiselle, asseyez-vous, messieurs.

– Merci.

Une fois qu'ils eurent pris place sur les simples chaises de bois que leur offrait le général, ce dernier continua :

– Alors, vous êtes les hommes envoyés par Sir Arthur ?

– Exactement.

Le général leur demanda quelques mots de passe.

IXE-13 les récita sans hésiter.

– Parfait, dit-il enfin. Sir Arthur vous a-t-il mis au courant de votre mission ?

– Vaguement.

IXE-13 lui raconta ce que Sir Arthur leur avait dit.

– Il n'en savait pas plus long.

– Eh bien, il vous a dit tout ce que je savais ; moi non plus, je n'en sais pas plus long.

– Ah !

– Je puis ajouter cependant que je possède le lieu et l'heure du rendez-vous. C'est là que vous devez rencontrer Carno Betti.

Il tendit une enveloppe à IXE-13.

Il y avait une adresse dessus.

– Vous trouverez dans cette enveloppe trois passeports et des papiers en règle. Ces papiers appartenaient à des espions Italiens que nous avons capturés.

– Nous ne devrions pas avoir de difficultés.

– Non, vous partirez cette nuit et traverserez nos lignes. Nos armées sont averties et vous laisseront passer.

Le général leur avait tout dit.

Nos amis demeurèrent au camp jusqu'à onze heures du soir.

Puis Craig les fit conduire en jeep jusqu'aux limites des lignes alliées.

De là, ils devaient continuer à pied.

Nos amis n'eurent pas loin à faire.

Ils se trouvèrent soudain face à face avec des sentinelles italiennes.

Sans pouvoir donner d'explications, ils furent emmenés devant un des commandants italiens.

IXE-13 se montrait très offensé.

– Vous me faites ça à moi... je me plaindrai à Mussolini... à Hitler.

Une fois devant le commandant, ce dernier leur demanda :

– Vos papiers.

IXE-13 lui tendit une grande enveloppe.

Le commandant les étudia longuement.

Sans dire un mot, il sortit de son bureau.

– Peuchère, je me demande si ces papiers sont bons.

– Voyons, Marius, nous n'avons rien à craindre puisque le général Craig a dit qu'ils appartenaient à de véritables espions.

– Gisèle a raison. Ne commençons pas à nous en faire inutilement.

Le commandant revint.

Il tendit l'enveloppe à IXE-13.

– Nous nous excusons mais vous comprenez, nous ne devons pas laisser passer n'importe qui

sans nous renseigner.

– Je comprends. Mais avant de nous arrêter comme des prisonniers, on aurait dû regarder nos papiers.

– Je regrette, mais les sentinelles n’ont pas ce pouvoir-là.

– Alors, vous allez nous garder longtemps ici ?

– Non, vous pouvez partir immédiatement.

IXE-13 se leva.

Ses deux amis l’imitèrent.

– Commandant ?

– Oui.

– J’aurais une faveur à vous demander.

– Parlez.

– Eh bien, il se peut que nous éprouvions les mêmes difficultés à plusieurs autres endroits.

– C’est possible.

– Nous devons nous rendre à Naples. Peut-être pourriez-vous faire quelque chose pour nous.

Songez que nous sommes en service commandé.

Le commandant réfléchit.

– Attendez.

Il sortit et revint avec un soldat italien.

– Ce soldat va vous conduire jusqu’à Naples, en voiture.

– Très bien, commandant.

– Où doit-il vous descendre ?

– Oh, à n’importe quel hôtel. Ensuite, nous savons quoi faire.

– Vous avez compris ?

Le soldat fit signe que oui.

Le commandant salua militairement.

IXE-13 et ses amis sortirent en compagnie du soldat.

Ils montèrent dans une voiture, et aux petites heures du matin, ils arrivèrent à Naples.

– Le rendez-vous est fixé pour dix heures du matin environ, nous avons le temps de prendre un peu de repos.

Ils descendirent à un hôtel et louèrent deux chambres.

Quelques minutes plus tard, Marius et IXE-13 se mettaient au lit.

– Peuchère, que j’ai hâte, patron.

– Tu as hâte de quoi ?

– Mais de connaître cette fameuse mission. Une mission d’un jour, comme le disait le message de Betti.

– Et nous n’avons que trois jours pour nous y préparer. Songe que c’est aujourd’hui le 17.

– Et le fameux jour est supposé être le 20.

– Exactement.

Marius vint pour dire autre chose.

Mais IXE-13 l’arrêta net.

– Écoute, Marius, tu parleras demain. Nous n’avons que quatre heures à dormir, profitons-en. Il se peut que nous n’ayons pas grand repos durant les prochains jours.

IXE-13 se retourna et ferma les yeux.

Bientôt, il dormait d'un sommeil réparateur.

Dès le lendemain, il connaîtrait les fameuses aventures de Betti et Alonzo.

Que ferait alors le roi des espions ?

Avec si peu de détails, pourra-t-il empêcher une bande organisée d'arriver à leurs fins.

V

IXE-13 avait donné l'ordre qu'on les réveillât à neuf heures.

Les yeux encore lourds de sommeil, ils descendirent tous les trois à la salle à manger.

Une bonne tasse de café chaud sembla les éveiller complètement.

À dix heures moins quart, ils quittèrent l'hôtel.

Ils devaient se rendre à la petite maison où Betti avait cherché asile le soir du meurtre d'Alonzo.

Ni IXE-13, ni les deux Français ne connaissaient les rues de la ville.

Mais le Canadien ne voulait pas s'informer.

Il prenait toutes les précautions, car il ignorait à quels adversaires il avait affaire.

Enfin, ils trouvèrent la petite rue sombre dont

parlait Betti.

IXE-13 fit le tour de la maison, s'engagea dans la ruelle.

Marius et Gisèle le suivaient.

Il frappa trois petits coups à la porte.

Un bruit le pas, et la porte s'ouvrit.

– Vous désirez ?

IXE-13 aperçut le vieil homme.

Il lui glissa le mot de passe.

Le père Mosini demanda :

– Qui désirez-vous voir ?

– Carno Betti.

– Entrez.

Les trois espions passèrent dans une petite pièce.

– Je reviens.

Le vieux s'éloigna, traversa un corridor et frappa à une petite porte.

– Entrez.

Betti était étendu sur un vieux lit.

Il ne s'était pas fait la barbe depuis deux jours et avait l'air un peu sinistre.

– Carno ?

– Oui, le père ?

– Quelqu'un pour toi.

– Ah !

Betti sauta en bas de son lit :

– L'aide que j'ai demandée ?

– Je le crois. Ils sont trois.

– Trois ?

– Parfaitement.

Carno Betti fronça les sourcils :

– Êtes-vous sûr de ne pas avoir affaire à des espions italiens ?

– Ils ont donné le mot de passe.

– Je vais les voir.

Betti sortit et alla rejoindre IXE-13 et ses compagnons.

– Vous désirez me voir ?

– Vous êtes Carno Betti ? demanda IXE-13.

– C’est moi.

IXE-13 sortit une enveloppe de sa poche.

Il la tendit à Betti.

Ce dernier jeta un coup d’œil sur les papiers et poussa une exclamation :’

– IXE-13... l’agent IXE-13 !

– C’est moi.

– Vous êtes l’agent IXE-13... celui dont on parle tant...

– Je ne sais pas si on parle beaucoup de moi, mais je sais que je suis IXE-13 et voici mes deux compagnons, Gisèle Tubœuf et Marius Lamouche.

Betti alla leur serrer la main.

– Je vois, dit-il, que mes amis se sont rendus à ma demande en m’envoyant ce qu’il y avait de mieux. C’est ce que j’ai demandé et je suis loin d’être déçu.

Il y eut un long silence.

Betti remit les papiers à IXE-13.

– Je vois que vous êtes impatient.

– Naturellement, s'écria Marius.

Tous s'exprimaient en Italien.

Quand on travaille dans le service secret, il faut savoir plusieurs langues.

– Eh bien, je vais vous raconter l'aventure presque invraisemblable qui m'est arrivé. Voici.

Betti parla pendant près d'une demi-heure.

Personne ne l'interrompt.

Mais aussitôt qu'il eut terminé, IXE-13 lui demanda :

– Vous permettez que je vous pose quelques questions ?

– Certainement.

– Cet Alonzo, êtes-vous certain que c'était un ami des alliés... ?

– Au début, j'en doutais un peu... mais plus après son meurtre.

– Qu’a dit la police à la suite de l’enquête ?

– On me recherche évidemment, car on croit que c’est moi qui ai tué mon ami. Surtout à la suite de la déclaration au garçon de la compagnie de télégraphe.

– Croyez-vous que ceux qui ont tué Alonzo ont découvert votre cachette ?

– Je ne le sais pas... avec ces gens-là, tout semble possible.

Gisèle demanda :

– Êtes-vous sorti de cette maison depuis que vous y êtes arrivé ?

– Non, pas une seule fois... et j’ai l’intention d’y demeurer jusqu’au vingt.

– Et alors, qu’allez-vous faire ?

– Je ne le sais pas encore... peut-être qu’à nous quatre... C’est pour ça que j’ai demandé de l’aide... d’ailleurs, je suis un peu plus renseigné sur cette affaire...

– Comment cela ? fit le Canadien.

Betti sortit le fameux calepin noir qu’il avait

glissé dans sa poche.

– Grâce à ce calepin.

– Peuchère, je gage que c'est le calepin qu'Alonzo avait glissé dans votre bottine.

– Exactement, vous avez raison.

IXE-13 se leva.

– Avant d'aller plus loin, nous allons faire une petite enquête.

– Comment cela, patron ?

– Moi, je vais demeurer avec monsieur Betti et étudier à fond ce fameux calepin. Toi, Gisèle, tu vas partir.

– Immédiatement ?

– Oui. Marius, tu passeras par la porte avant de la maison et tu suivras Gisèle, de loin.

– Bonne mère, je comprends.

– Tu comprends quoi ?

– Je vais essayer de savoir si l'on suit Gisèle.

– Tu l'as.

– Et si on la suit ?

– Arrange-toi pour le lui laisser savoir. Alors, ne regagnez pas l’hôtel que nous habitons.

– Bon. Où irons-nous ?

– Dans un autre hôtel... n’importe où. Seulement toi, Gisèle, enferme-toi dans une chambre et n’y bouge plus jusqu’à ce que j’aie te chercher. Toi, Marius, tu viendras me prévenir, et tous les deux, nous agirons.

– Je reviendrai ici ?

– Mais non, je serai de retour à l’hôtel.

– Ah, bon, c’est très bien. Je comprends tout maintenant. Si on ne nous suit pas, eh bien, on regagne notre chambre, tout simplement.

– Tu l’as. Tu as compris, Gisèle ?

– Oui, patron.

IXE-13 fit un signe.

Gisèle se dirigea vers la sortie.

– Un instant, fit IXE-13.

Il se tourna vers Betti :

– Pourriez-vous emmener Marius à la porte

d'avant. Il faut qu'ils sortent ensemble. Une seconde de retard pourrait faire rater notre plan.

– Bien. Suivez-moi, monsieur Lamouche.

– Je vous suis, mais ne m'appellez plus monsieur, bonne mère... Marius tout court.

IXE-13 les regarda aller dans le corridor.

Lorsque Betti ouvrit la porte, le Canadien dit à sa fiancée :

– Vas y, Gisèle.

Et en même temps, les deux Français sortirent.

L'un par la porte d'avant et l'autre par la porte d'arrière.

Quant à IXE-13, il allait étudier le fameux calepin noir dont les pages avaient été noircies par Alonzo.

Apprendrait-il quelque chose ?

La réponse n'allait pas tarder, car déjà Betti revenait.

– Alors, voyons ce fameux calepin, fit IXE-13.
Betti le lui tendit.

IXE-13 l'ouvrit et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

– Vous ne comprendrez pas grand-chose, fit Betti, car c'est du langage secret... oh, à force de patience, on vient à bout d'en déchiffrer un peu...

– Vous avez réussi ?

– Pas tout à fait, mais j'ai appris certains détails fort importants.

Tout d'abord, Betti était certain qu'il y avait une femme mêlée à cette affaire.

Elle s'appelait Rina Carlotti.

Qui était-elle exactement ?

Il n'en savait rien.

Mais Alonzo mentionnait son nom à plusieurs reprises en ajoutant qu'il fallait se méfier d'elle.

Elle faisait sans doute partie de la bande ennemie.

Mais la chose la plus importante que Betti avait apprise grâce au calepin d'Alonzo, c'était l'endroit où se trouveraient cachés les fameux plans lors de l'arrivée de Godoli à Naples.

Le savant emporterait une épaisse serviette avec lui et une valise.

Cette serviette et cette valise ne contiendraient que des papiers et des articles sans importance.

Les fameux documents seraient dans sa casquette.

En effet, le professeur portait toujours une casquette.

Or, dans la doublure, préparée spécialement, il glisserait le fameux plan de sa formule chimique.

Cette formule était écrite sur une simple feuille.

Donc, elle ne prenait pas beaucoup de place.

Et, même si on fouillait la casquette du professeur, il était assuré qu'on n'éventerait pas son truc.

Comment Alonzo était-il venu en possession de ce secret ?

C'était là le secret des dieux,

Personne ne le saurait.

– Mais une chose est certaine, fit IXE-13.

– Quoi donc ?

– Si Alonzo est parvenu à apprendre cela, c'est qu'il y a eu indiscretion quelque part.

– Peut-être.

– Et rien ne nous dit que nos adversaires ne savent pas, eux aussi, la vérité.

Betti hochait la tête :

– Permettez-moi de différer d'avis avec vous, mon cher IXE-13.

– Ah, pourquoi donc ?

– Je crois que les bandits ignorent la vérité. Mais ils veulent savoir et c'est pour cela qu'ils ont tué Alonzo. Ils l'ont tué dans l'unique but de mettre la main sur le fameux calepin.

– Peut-être, l'avenir le dira, fit notre héros.

Les deux hommes continuèrent de feuilleter le calepin.

Une heure plus tard, IXE-13 se levait.

Il n'était guère plus avancé.

– Voulez-vous l'emporter avec vous, ce

calepin ?

– Non, non, gardez-le, vous avez déjà commencé à le déchiffrer, continuez. Moi, je vais dresser un plan pour empêcher les Italiens et les Nazis de mettre la main sur cette fameuse formule chimique.

– Comme vous voudrez. Cependant, dans votre plan, ne m’oubliez pas. Je me suis donné pour mission de continuer l’œuvre d’Alonzo.

– Ne craignez rien. Cette mission est maintenant mienne aussi, et c’est en travaillant la main dans la main que nous arriverons à notre but.

VI

Marius fit vivement le tour de la maison.

Il vit Gisèle qui sortait de la ruelle.

Il la suivit de très loin.

Le Marseillais remarquait tous les passants, mais aucun ne semblait suspect.

Gisèle s'arrêtait aux devantures des magasins puis repartait.

Plusieurs personnes la croisaient,

Quelques-unes la suivaient.

Lorsqu'elle apercevait une personne qui la suivait depuis un assez bon moment, elle changeait de rue.

La personne, elle, continuait.

Enfin, au bout d'une demi-heure, Gisèle s'arrêta devant un grand magasin où l'on annonçait des miroirs.

Elle croyait ne pas avoir été suivie.

Mais Marius serait plus en demeure de la rassurer..

Le Marseillais marchait de l'autre côté de la rue.

Lorsqu'il aperçut la figure de Gisèle dans le miroir, il s'arrêta.

Il fit semblant d'allumer une cigarette.

Mais il en profita pour faire signe à Gisèle que tout marchait à merveille et sans plus s'attarder, il continua son chemin.

Cette fois, ce fut au tour de Gisèle de suivre Marius.

Il fallait s'assurer de tout.

Mais la jeune fille ne remarqua absolument rien.

Et un quart d'heure plus tard, elle entra à l'hôtel quelques minutes seulement après que Marius y fut entré.

Elle monta directement à la chambre du Marseillais,

Gisèle frappa.

– Qui est là ?

– C’est moi.

Marius alla ouvrir.

– Eh bien, je crois que nous avons bien accompli notre petite mission ?

– Personne ne nous a suivis.

– Pour ça, on en est sûr, peuchère.

– C’est donc une preuve que Betti a réussi à semer ses poursuivants.

– À moins, fit le Marseillais, qu’ils aient décidé de ne pas nous suivre. Peut-être ont-ils l’ordre de ne pas bouger devant la maison et d’attendre que Betti en sorte.

– Peut-être.

Soudain, Gisèle sursauta :

– Mon Dieu !

– Quoi ?

– Tout à coup qu’ils suivent Jean... et décident de le tuer !

– Bah, ne commence pas à t’énervé, petite. D’ailleurs, le patron n’est pas un enfant. S’il se sent suivi, il saura bien venir à bout de ses poursuivants.

On frappa à la porte.

– Qui est là ? demanda Marius.

– Moi.

C’était la voix d’IXE-13.

Le Marseillais s’écria, triomphant :

– Tu vois, Gisèle, qu’est-ce que je t’avais dit... tu t’inquiètes inutilement.

Il alla ouvrir.

En entrant, IXE-13 demanda :

– Tout s’est bien passé... personne ne vous a suivis ?

– Personne.

– Et toi ? demanda Gisèle.

– J’ai pris mes précautions et je serais l’homme le plus surpris au monde si on venait me dire que quelqu’un a pu me suivre jusqu’ici.

– Bravo, patron... Gisèle avait une peur...

– Ah ! pourtant, elle n'avait aucune raison d'avoir peur pour moi... je ne suis rien pour elle.

Gisèle sursauta :

– Quoi ?... Qu'est-ce que tu dis ?... Mais Jean, tu es fou... nous sommes fiancés...

– Ah, c'est pour cela que je te trouve seule, dans une chambre, avec un homme.

Les deux Français virent bien que le patron voulait plaisanter.

Aussi, ils éclatèrent de rire.

– Tu m'as quand même fait peur... gros méchant...

– Tu me pardonnes ?

– Mais oui, mon chéri.

– Écoutez, bonne mère, ne commencez pas vos scènes d'amour... vous oubliez qu'il est l'heure de manger... c'est vrai que vous autres, avec votre amour et de l'eau claire... c'est suffisant, mais pas moi... peuchère... Je vais manger.

– Nous y allons tous, répliqua IXE-13. Et pendant le repas, je vous expliquerai l'idée que j'ai eue.

Ils descendirent à la salle à manger et commandèrent un bon repas.

– Tout d'abord, fit IXE-13, retenez bien ce nom, Rina Carlotti.

– Une femme ?

– Naturellement, Marius.

– Qu'est-ce qu'elle a fait ? demanda Gisèle.

– Nous l'ignorons, mais chose certaine, c'est qu'elle est mêlée à cette affaire et que ce n'est pas notre amie.

– Bon.

– Maintenant, remarquez bien, nous sommes quatre dans cette affaire contre toute une bande.

– Peuchère, nous sommes assez, nous avons battu bien des gens rien qu'à nous trois et ce Betti ne semble pas avoir froid aux yeux.

– Oui, mais voici où je veux en venir. Nous allons-nous diviser.

Les deux Français sursautèrent.

– Nous diviser ?

– Oui.

– Mais, Jean, tu viens de dire que nous ne sommes pas nombreux et tu veux nous diviser ?

– Nous serons divisés sans l’être.

Marius haussa les épaules :

– Moi, j’y renonce, je ne comprends pas.

– Tu vas comprendre dans la minute. Tout d’abord, il faut absolument que Betti demeure à Naples.

– Naturellement, puisqu’il ne peut sortir de la maison de là-bas.

– Il peut toujours en sortir, mais ce serait risqué.

IXE-13 avala quelques bouchées, puis continua.

– Si Betti est condamné à demeurer enfermé, nous, nous ne le sommes pas. Nous avons eu la preuve tout à l’heure qu’on ne nous cherchait pas. Alors, l’important pour la journée du 20, c’est de

ne pas laisser Godoli d'une semelle.

Gisèle s'écria :

– Je commence à comprendre...

– Pas moi...

– Eh bien, expliqua IXE-13, je vais rester avec Betti, mais vous deux, vous allez partir.

– Pour où ? demanda Marius.

– Dans le petit village où se trouve Godoli. Vous ferez bien attention pour ne pas vous faire remarquer. Il se rend à Naples par train. Vous prendrez le même train que lui ; ne le quittez pas d'une semelle.

– Et si on le tue...

– Eh bien, voici le mot d'ordre. Emparez-vous de sa casquette, coûte que coûte.

– Sa casquette ?

– Oui, car c'est à l'intérieur que se trouvent les fameux plans.

– Bon, c'est compris, patron. Quand devons-nous partir ?

– Le plus tôt possible, pour que vous puissiez étudier sur les lieux, les personnes qui entourent le professeur Godoli.

Une fois de retour à sa chambre, IXE-13 décrocha l'appareil téléphonique :

– Garçon...

– Oui, monsieur.

– Vous avez un horaire des chemins de fer ?

– Oui, monsieur.

– Voulez-vous m'en monter un immédiatement. Chambre 62.

– Bien.

Quelques secondes plus tard, on frappait à la porte.

– Entrez.

Un jeune garçon parut.

– Voici l'horaire que vous avez demandé.

– Merci.

Le garçon repartit aussitôt.

IXE-13 déplia l'horaire et se mit à le

consulter.

– Hum... il y a un train qui part à trois heures... vous pourriez le prendre.

Et à trois heures, les deux Français quittaient leur patron pour aller accomplir leur mission.

*

Le même soir, IXE-13 retournait à la maison où demeurait Betti.

– Vos compagnons sont partis ? demanda ce dernier.

– Oui.

– Croyez-vous que ce soit suffisant pour assurer la protection de Godoli ?

– Non, je ne dis pas ça, mais je serais surpris s'ils ne découvraient pas quelque chose.

– Comment cela ?

– Eh bien, ceux qui veulent voler la formule de Godoli, savent que vous êtes en liberté, que

vous possédez le calepin et que vous devez vous cacher quelque part à Naples, car vous n'avez pas eu le temps de vous enfuir.

– Et puis ?

– Ils doivent vous craindre... ils doivent avoir peur de vous... il est possible qu'ils tentent leur coup avant l'arrivée du train à Naples.

– Fort possible, en effet.

– Donc, mes deux amis, vont s'occuper de protéger le professeur, sur le train. Et en arrivant ici, ce sera à votre tour de passer à l'action.

– Vous voulez dire de surveiller ?

– Non, non, je veux dire de passer à l'action.

– Comment cela ?

– Je n'aime pas à demeurer inactif... je n'aime pas à attendre... j'aime mieux agir.

– Que voulez-vous faire ?

– C'est fort simple... nous allons voler la casquette du professeur dès son arrivée à Naples.

Betti sursauta :

– Quoi ? voler la casquette ?

– Mais oui.

– C’est impossible, voyons.

– Rien n’est impossible quand on réfléchit.

IXE-13 exposa son idée.

– Nous allons nous arranger pour que le professeur soit retardé à la gare.

– Comment cela ?

– Eh bien, nous allons inviter des hauts-personnages à assister à l’arrivée du train... à recevoir officiellement Godoli.

– Comment allez-vous vous y prendre ?

– Oh, ça, c’est facile, une lettre truquée, et je suis certain que le maire de Naples sera à l’arrivée du train.

– Ensuite ?

– Ensuite, pour saluer ces hauts-personnages, Godoli se verra obligé d’enlever sa casquette.

– Naturellement.

– Eh bien, il me reste exactement deux jours

pour dresser un chien.

Godoli n'en croyait pas ses oreilles.

– Un chien ?

– Parfaitement. Un chien qui volera la casquette de Godoli et viendra la porter ici.

L'Italien n'en revenait pas.

– Vous en avez des idées, vous !

– Ce sont souvent les idées les plus invraisemblables qui réussissent le mieux.

Betti se mit à rire.

– Savez-vous que votre idée a bien du bon sens. Personne ne se doutera d'un chien.

– Et il ne faut pas oublier qu'un bon chien, ça court.

– Le temps de le dire, il sera sorti de la gare.

IXE-13 demanda :

– Savez-vous où je puis me procurer le chien nécessaire ?

– Je connais une couple d'établissements.

Il mit les adresses sur un bout de papier.

– Eh bien, dès demain, j’irai voir pour un chien.

– Bon. Vous l’amènerai ici ?

– Oui.

IXE-1.3 regarda sa montre.

– Il commence à se faire tard, je vais vous quitter.

– Mais vous n’êtes pas pressé.

– Non, mais fatigué.

– À demain ?

– À demain. Avec le chien.

Et IXE-13 quitta l’Italien qui était encore tout médusé de surprise.

VII

À neuf heures, le lendemain, IXE-13 sortait de son hôtel.

Il se dirigea vers les magasins que lui avait indiqués Betti.

Au premier magasin, il ne vit aucun chien qui faisait l'affaire.

Le marchand cherchait surtout à lui vendre des chiens de race et à des prix exorbitants.

Au second magasin, il y avait plus de choix.

– C'est un genre de chien de chasse que je veux, dit-il.

– Nous en avons plusieurs sortes.

– Je veux un chien qui court bien, qui ne se laisse pas facilement attraper et qui peut apprendre des trucs.

– Oui, je vois.

Il s'approcha d'une cage.

– J'ai celui-là... c'est un chien fort intelligent... malheureusement, il commence à être vieux. Il court vite, mais s'essouffle encore plus vite.

– Ce n'est pas cela que je veux.

– Attendez... j'ai un jeune chien... il s'attache à n'importe qui.

– Ah !

– C'est-à-dire qu'il peut facilement changer de maître... il aime les enfants et aime surtout à jouer.

– Il connaît des trucs ?

– Oui. Il apprend tout ce qu'on lui montre. *

– Puis-je le voir ?

– Certainement.

Le commis l'emmena en arrière.

– Debout, Polo.

Un beau petit chien noir se leva :

– Fais salut.

Il leva la patte et la rabaissa.

– Fais le mort.

Il se coucha à plat ventre.

– Hum... je puis peut-être l’emmener... s’il ne fait pas l’affaire ?

– Vous n’aurez qu’à me le retourner... je vous en vendrai un autre.

Cinq minutes plus tard, IXE-13 sortait du magasin avec le chien.

Il alla lui acheter de la bonne viande, puis se rendit chez Betti.

– Je te présente Polo, dit-il à Betti. Fais salut.

Le chien refusa d’obéir.

– Hum... ça commence bien.

Les deux hommes se mirent à lui donner des ordres.

IXE-13 le fit manger et le chien sembla devenir son ami.

Il commençait à lui obéir.

C’est alors qu’il sortit dans la ruelle avec le chien.

Il prit un morceau de papier-journal.

– Polo... va porter à la maison.

Le chien ne semblait pas comprendre.

– Va porter à la maison.

Et IXE-13 lui mit le papier dans la gueule et l'emmena jusqu'à la maison.

Il recommença ce jeu une dizaine de fois.

Le chien commençait à y prendre goût.

IXE-13 prenait le papier et criait :

– Polo, va porter à la maison.

Le chien bondissait, arrachait le papier des mains de l'espion et allait le remettre à Betti.

Cette fois, IXE-13 recommença le jeu avec un morceau de bois.

Puis, il le répéta avec divers autres objets.

IXE-13 n'avait plus besoin de lui parler... il sifflait tout simplement et le chien obéissait.

– Demain, dit-il à Betti, nous recommencerons le jeu toute la journée... mais avec une casquette... je lui ferai faire cent fois s'il le faut...

il va comprendre.

Avant de partir, Betti lui demanda :

– Et la lettre ?

– Elle est partie... j'en ai même envoyé plusieurs, aux journalistes, au maire, aux conseillers, il y aura toute une délégation pour le recevoir.

– Tant mieux, car il ne faut pas manquer notre coup. Et moi, qu'est-ce que je vais faire ?

– Simplement attendre ici. Polo viendra vous porter la casquette de Godoli.

– Mon ouvrage ne sera pas des plus difficiles.

– Non, mais très importante. Si personne n'attend le chien, il repartira et Dieu sait où il ira jeter la casquette.

Le lendemain, IXE-13 arriva chez Betti à sept heures.

Il reprit l'entraînement du chien, mais cette fois, avec une casquette.

Tout l'avant-midi, il fit jouer le chien.

IXE-13 prenait la casquette dans sa main et

sifflait, le chien la lui arrachait et allait la porter à Betti.

Notre espion s'engagea alors sur la rue.

Il entra, avec Polo, dans un grand magasin.

Il aperçut un homme tenant une casquette à la main.

IXE-13 montra la casquette au chien et siffla.

Le chien comprit.

Avant même qu'il ait pu s'apercevoir de ce qui se passait, le client vit le chien s'enfuir avec sa casquette.

– Il m'a volé ma casquette... il m'a volé ma casquette...

IXE-13 s'était esquivé vivement.

Lorsqu'il revint chez Betti, ce dernier était fort surpris :

– Polo est arrivé avec une casquette...

– Oui, une casquette qu'il a volée.

IXE-13 lui raconta ce qui s'était passé.

– Mais, c'est merveilleux.

– Il faut maintenant que je lui montre le chemin de la gare.

À cinq ou six reprises, IXE-13 se promena avec le chien, de la gare à la maison.

Puis, pour terminer l'après-midi, il profita de l'arrivée de plusieurs trains pour faire voler des casquettes à son élève.

Polo réussissait à tout coup, si bien que, quand arriva le soir, il y avait huit casquettes à la maison de Betti.

– C'est demain le 20, murmura IXE-13.

– Nous ne pouvons pas manquer notre coup... si tout se déroule comme nous l'avons prévu, dix minutes à peine après l'arrivée du train, Polo emportera la casquette de Godoli ici.

– Souhaitons qu'il n'arrive rien à Godoli avant son arrivée à Naples.

*

Marius et Gisèle étaient arrivés au petit village

de B...

C'est là que demeurait le savant professeur Godoli.

Discrètement, le Marseillais s'informa pour savoir où il demeurait.

Ce dernier habitait une grande maison d'une quinzaine d'appartements.

Il était riche et avait plus de douze domestiques à son service.

Marius et Gisèle louèrent une chambre à l'hôtel de la place.

Ils se firent passer pour un couple de jeunes mariés.

Le même soir, des avions survolèrent le village et il y eut alerte.

Les deux Français durent s'enfuir dans les abris souterrains.

Ils se trouvaient tout près d'un groupe de travailleurs.

Soudain, Gisèle poussa Marius du coude.

– Tu as entendu ? dit-elle à voix basse.

– Quoi ?

– On a mentionné le nom de Rina Carlotti.

– Hein ?

– Oui, oui, écoute.

Marius prêta l'oreille.

L'un des hommes disait :

– Il paraît qu'elle est riche...

– À ce qu'on dit... en tout cas, la maison qu'elle a achetée coûte quelque chose.

– Je te crois.

Un autre ajouta :

– C'est pas la blonde qui vient d'acheter près de la demeure du professeur Godoli ?

– Justement, tu l'as, c'est elle.

– Une vraie belle femme.

Ils changèrent le sujet de la conversation.

– Peuchère... tu es sûre d'avoir entendu prononcer son nom ?

– Sûre et certaine, Marius... il s'agit bien d'elle.

– Eh bien, peuchère, je vais toujours bien savoir ce qu'elle mijote dans ce bout-ci.

Dès le lendemain, Marius se rendit aux alentours de la maison du professeur.

De la maison voisine, il vit sortir une belle blonde.

Marius la suivit à distance.

Rina Carlotti semblait très jolie, mais en se rapprochant, Marius s'aperçut que ses cheveux n'étaient pas d'un blond naturel.

Elle était brune ou noire, ils avaient été teints.

Mais cela n'enlevait rien à sa beauté.

Marius continua de la suivre.

Rina se dirigeait vers la gare.

Marius alla se placer juste aux côtés du guichet où elle se trouvait.

Il prêta l'oreille.

– Je voudrais un billet pour Naples, s'il vous plaît.

– Mais il n'y a pas de train ce soir.

– Oh, ça n’a pas d’importance, je ne pars que le 20 par le train de huit heures du matin.

Marius s’éloigna rapidement.

Il alla retrouver Gisèle.

– Peuchère, Gisèle, tu ne sais pas ce qu’elle fait ?

– Non.

– Eh bien, elle prend le même train que nous.

– Après demain ?

– Exactement.

– Eh bien, il va falloir avoir l’œil ouvert et le bon, Marius. J’ai idée que ça va chauffer.

– Pour moi, le patron a raison.

– Comment cela ?

– Je ne serais pas surpris qu’on tente d’assassiner le professeur, sur le train.

VIII

Le train devait entrer en gare à onze heures.

À dix heures trente, IXE-13, accompagné de Polo, était à son poste.

Vers onze heures moins le quart, il y eut un bruit dans la grande porte centrale.

Le maire, accompagné de quelques conseillers et de journalistes, venait d'arriver.

Tous attendaient l'arrivée du train de onze heures.

Onze heure cinq.

Le train n'était pas encore arrivé.

À onze heures quinze, l'un des journalistes alla s'informer.

Il revint porter une nouvelle effarante.

– Le train va être en retard d'une couple d'heures.

– Comment cela ?

– Il s’est produit un accident.

IXE-13 prêta l’oreille.

– Un accident ?

– Parfaitement. L’un des wagons du train a explosé... à vingt-cinq milles de Naples seulement.

– Un wagon ?

– Mais oui... un accident étrange. On dit qu’il y a plusieurs morts.

Les journalistes se précipitèrent vers les cabines téléphoniques.

Les journaux devaient être mis au courant s’ils ne l’étaient pas déjà.

Mais les journaux avaient déjà plus de détails que les gens de la gare.

On avait dépêché des journalistes sur les lieux du désastre.

La nouvelle qu’IXE-13 apprit le fit tressaillir des pieds à la tête.

– C’est le wagon dans lequel se trouvait le professeur Godoli qui a sauté. Il paraît que tous les passagers de ce wagon sont morts...

Cette phrase lui revenait continuellement à l’esprit.

– Marius... Gisèle... ils étaient probablement dans ce wagon... il faut que je sache... il le faut.

Que s’était-il donc passé ?

*

Marius et Gisèle ne se pressèrent pas pour monter dans le train.

– Gisèle ?

– Oui.

– Si Rina Carlotti ne s’assoit pas dans le même compartiment que Godoli, qu’allons-nous faire ?

La jeune fille réfléchit :

– Écoute, Marius, s’il arrive quelque chose, c’est certainement Rina qui en sera la cause.

– Elle ne s’est pas rendue ici inutilement.

– Non. Ensuite, je ne crois pas qu’on attaque Godoli par la force. Il est entouré de domestiques armés jusqu’aux dents.

– Peut-être par la ruse.

– Oui. Et cette ruse viendrait du côté de Rina. Par contre, s’il n’arrive rien à Godoli, Jean et Betti seront là pour surveiller à la descente du train à Naples... mais ils ne connaissent pas Rina... si nous la laissons, nous pouvons perdre là une belle piste.

– Le patron ne nous le pardonnera jamais.

– Alors, ne laissons pas Rina de vue... si elle ne prend pas place dans le même compartiment que Godoli, nous laisserons faire le savant pour surveiller l’Italienne.

– D’autant plus que s’asseoir aux côtés du professeur, ça pourrait peut-être éveiller des soupçons.

C’était l’heure du départ.

Marius et Gisèle montèrent dans le train.

Ils aperçurent le professeur et ses domestiques.. Il n'y avait pas beaucoup de monde, ils étaient seuls dans leur compartiment.

La première personne qui se serait assise à leurs côtés aurait aussitôt été remarquée.

Gisèle et son compagnon continuèrent leur chemin comme si de rien n'était.

Dans le compartiment suivant, ils aperçurent Rina Carlotti.

– Elle ne s'est pas placée trop loin de sa proie.

Marius fit signe à Gisèle.

Ils s'assirent l'un en face de l'autre.

Comme cela, ils pouvaient surveiller toutes les sorties du train.

Le convoi s'ébranla.

À deux reprises, Rina Carlotti se leva.

Mais chaque fois, elle alla au fumoir réservée aux dames,

Elle passait dans le compartiment occupé par Godoli, mais ne semblait pas y prêter attention.

Après deux heures de voyage, les Français semblaient rassurés.

– Il ne se passera rien avant l’arrivée à Naples.

– Dans une heure, nous y serons.

Et lentement, les aiguilles de l’horloge avançaient.

– Dans trente-cinq minutes, peuchère, remarqua Marius.

Quand la porte du compartiment s’ouvrait, Marius pouvait apercevoir le professeur qui causait avec ses domestiques.

Quant à Gisèle, elle ne laissait pas Rina des yeux.

Soudain, la jeune Italienne jeta un coup d’œil à sa montre.

– Elle a hâte, se dit Gisèle.

Rina se leva, mais cette fois, se dirigea vers le compartiment opposé, c’est-à-dire qu’elle s’éloignait de celui de Godoli.

Elle passa dans le compartiment suivant.

C’est à ce moment précis que l’explosion se

produisit.

Un choc terrible.

Le train freina brusquement.

Marius roula sur le plancher et perdit connaissance.

Gisèle se frappa la tête à la vitre, essaya de se retenir, mais tomba toute étourdie.

Le drame venait de se produire, et au moment où l'on s'y attendait le moins.

Gisèle ouvrit les yeux.

Autour d'elle, elle entendait des voix.

Elle se leva rapidement.

Quelques minutes seulement s'étaient écoulées.

Elle aperçut Marius, gisant sur le plancher.

– Marius... Marius...

Au dehors, la foule se pressait.

L'arrière de leur compartiment était arraché.

Ce n'est que par miracle qu'elle avait échappé à la mort.

Elle se pencha sur le Marseillais.
– Il respire... il s’est frappé la tête...
Elle courut à l’autre bout du compartiment.
Il y avait de l’eau.
Elle en vida sur la figure de Marius.
Ce dernier reprit connaissance.
– Que s’est-il passé ?
– Je ne sais pas... on dirait... une explosion.
Ils sortirent du compartiment.
Une foule de gens s’entassaient sur la voie.
Le compartiment dans lequel se trouvait
Godoli avait sauté.
Marius s’approcha des curieux.
Dans un coin, on avait ramassé les bagages.
Il y jeta un coup d’œil.
La valise et la serviette de Godoli étaient
disparues.
Gisèle, elle, s’était approchée des morts.
Elle aperçut le savant.

Il était couché sur le dos... et sa casquette était demeurée sur sa tête.

Gisèle s'avança.

Elle allait la ramasser lorsqu'un bras la saisit par en arrière.

– Que faites-vous là ?

– Je voulais voir... la casquette.

C'était un policier.

– Pourquoi ?

– L'homme est un peu défiguré... c'est peut-être mon oncle.

– Eh bien, ne touchez à rien... pour les identifications, vous vous rendez au poste de police de Naples... pas ailleurs, circulez.

Gisèle alla retrouver Marius.

– Sa casquette, il l'a sur la tête.

– Il faut la voler.

– Impossible, des policiers surveillent.

– Peuchère.

– Le principal, c'est que cette Rina Carlotti

n'ait mis la main que sur les bagages... elle ne savait pas où se trouvait le plan.

– Il faut avertir le patron au plus tôt.

– C'est bien ce que je crois.

Marius déclara :

– Quand les espions ennemis s'apercevront qu'ils n'ont pas la formule, ils la chercheront. Ils feront des efforts désespérés pour mettre la main dessus.

– Oui, mais ils ne savent pas où elle est.

– C'est notre avantage, il faut prévenir IXE-13 au plus tôt. Lui, il saura quoi faire...

Les deux Français s'éloignèrent rapidement.

Quelques minutes plus tard, ils trouvaient un taxi.

– Nous voulons nous faire conduire à Naples.

– Ça va coûter cher.

– Ça n'a pas d'importance. Il faut se rendre à Naples au plus vite.

Les espions ennemis n'ont pas réussi à mettre

la main sur la fameuse formule.

La casquette se trouve toujours sur la tête de Godoli.

IXE-13 réussira-t-il à mettre la main dessus ?

Et où est donc passée la fameuse Rina Carlotti qui semble mêlée à cette affaire ?

Dans le prochain chapitre, IXE-13 se verra de nouveau aux prises avec les mêmes ennemis.

Une guerre terrible s'en suivra.

Lequel des deux groupes réussira à s'emparer de la casquette et des plans ?

Ne manquez pas les prochaines aventures de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 315^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.